

le passage d'un souverain, le déploiement d'une cérémonie religieuse, ou une fête de campagne, voilà toutes les petites bourses qui tintent comme d'elles-mêmes et une foule de braves gens qui brûlent de partir.

Au jour dit, à l'heure précise, la compagnie tient parole : les employés sont là qui encaissent la monnaie avec des sourires qui ne promettent rien de bon : d'autres font circuler la multitude affolée et impatiente, raides et solennels comme des bienfaiteurs avec leurs obligés. Une longue file de voitures sont alignées sous la voûte de verre... On monte, on monte, et l'on s'accommode de son mieux d'abord : mais la foule augmente toujours et l'on est 40 là où l'on avait espéré n'être que dix. Les inflexibles employés font se tasser toutes ces belles robes et tous ces chapeaux neufs : ils sont intraitables tant que le compartiment n'est pas *complet*. Et Dieu sait ce qu'est un compartiment complet, en pareil cas, avec les menus bagages et les provisions de bouche ! Infortunées familles, malheureux camarades, qui comptiez voyager ensemble et qui arrivez sur la fin ! on vous égrène, on vous sépare brutalement pour vous hisser, qui dans le premier, qui dans le cinquième, qui dans le dixième wagon, sous prétexte qu'il y a encore là une place à prendre ! et c'est ainsi que la compagnie, sans beaucoup plus de voitures et par conséquent sans beaucoup plus de dépense et de charbon, conduit des multitudes avec des bénéfices nets qu'elle n'eût jamais atteints sous le tarif ordinaire.

Là où cette piperie peut s'étudier le plus facilement, c'est le dimanche, à Paris, à l'heure des trains de banlieue. Cela s'appelle, en bon parisien, des *parties de campagnes*, et il est impossible d'imaginer l'ennui organisé avec plus de frais et plus de tapage.

Ce jour là, il faut se lever à quatre heures du matin ; car les pauvres achètent tous leurs plaisirs et il y a toujours—pour paraître—quelque chiffon à repasser au dernier moment, quelques garniture à coudre. Au départ, il est vrai l'on s'égaie un peu. Ce Paris en brume rose des matins de juillet, les gares pleines de toilettes claires, la campagne déroulée aux vitres du wagon, puis ce grand bain d'air pur trempé d'eau de Seine, vivifié par un coin de bois, parfumé de prés en fleurs, de blés en épis, tout cela étourdit le parisien une minute.

Mais l'écoeurement vient bien vite à qui garde encore assez d'âme pour être blasé. Car ce sont là de ces amusements, dont on peut dire que plus ça change, plus c'est la même chose. Le Parisien n'aime pas sincèrement la campagne. Là, comme ailleurs, il ne voit qu'un public à chercher, qu'une pose à prendre ; et quand vêtu de gris, guêtré de gris, un petit chapeau sur l'oreille, un